Joséphine Baker au Panthéon

Category: 1940-1944 : Résistances en France,Actualités,Affaire Josephine Baker,Europe de l'Ouest,Renseignement,Services allemands,Videos historiques
4 décembre 2021



Par Alain Juillet et Marie Gatard

Avec l’entrée au Panthéon de Joséphine Baker, beaucoup retiennent le combat d’une femme qui a utilisé sa grande notoriété au service de la lutte contre le racisme et pour l’émancipation des Noirs en soutenant le mouvement américain des droits civiques, puis en s’impliquant comme franc-maçonne, à partir de 1960, dans la lutte pour l’égalité des droits pour toutes et tous.

Pourtant ce n’est pas seulement une femme exceptionnelle pour son action en faveur de la fraternité universelle, symbolisée par la fratrie de tous les enfants qu’elle a adoptés, venus de toutes les régions du monde, pour toutes et tous, c’est aussi la combattante pour la liberté de la France qui est aujourd’hui honorée.



Joséphine Baker – Photo Studio Harcourt (1948)

Les anciens des Services spéciaux sont particulièrement fiers de voir ainsi reconnue l'une des leurs mais beaucoup ignorent ce qu'elle a pu faire réellement. C'est pourquoi il a semblé utile

aux auteurs de cet article d'en raconter l'histoire en utilisant les mémoires et livres qui évoquent le combat de la femme de l'ombre qui prenait si bien la lumière.

Elle ne reculera effectivement devant aucun risque pour la France.

Quand elle est contactée, dès septembre 1939, par le capitaine Jacques Abtey, de la section allemande du contre-espionnage français dirigé par le capitaine Paul Paillole, elle accepte immédiatement de se mettre à la disposition du service avec ces paroles : « *C'est grâce à la France que je suis devenue ce que je suis. Je lui vouerai une reconnaissance éternelle. Les Parisiens m'ont tout donné, en particulier leur cœur, je leur ai donné le mien. Je suis prête, capitaine à leur donner aujourd'hui ma vie. Vous pouvez disposer de moi comme vous l'entendez.* »

Voir la vidéo produite par le Ministère des Armées

De la misère à la danse

Danseuse aux Folies Bergères, l'artiste a alors 33 ans, elle est devenue une image mythique du music-hall.

L'ascension de la petite fille du Missouri a été prodigieuse. Sa mère, métisse noire et indienne, et son père, batteur de Saint Louis, d'origine espagnole, qui ont monté un numéro de chant et de danse, se produisent dans des bars et des music-halls.

De son vrai nom Freda Mac Donald, elle est l'aînée de la famille, mais, un an après sa naissance, son père quitte sa mère, et celle-ci, qui tient la petite fille pour responsable, se comporte avec une grande brutalité. Le froid, la puan- teur, la misère sont le terreau de son enfance. À huit ans, elle travaille comme bonne à tout faire dans la maison d'une blanche, où elle dort avec le chien près du tas de charbon. Elle est tirée de cet univers quand sa patronne l'ébouillante pour la punir, des voisins ayant entendu les cris de l'enfant. À onze ans, elle assiste à un événement qui la marquera à jamais, l'émeute raciale du ghetto de East Saint Louis. Des gens ont été brûlés dans l'incendie, elle voit s'enfuir les fugitifs traqués comme des bêtes. À treize ans, après une rupture violente avec sa mère, elle se marie, pour peu de temps, avec un garçon de wagon-lit, Willie Wells.



La danse est déjà son univers. Dans les rues de Saint Louis, elle a appris les mouvements typiques des danseurs de jazz des années 20 aux États-Unis. Élevée dans la tradition baptiste, elle aime les cérémonies religieuses où musique et rythme entraînent les fidèles qui tapent des pieds, battent des mains, se balancent dans une atmosphère hypnotique. Elle est imprégnée de l'idée que l'âme peut s'exprimer à travers le corps.

C'est ainsi qu'après avoir été serveuse, elle se joint à un groupe familial de musiciens de rue, où elle apprend à jouer du trombone. C'est là qu'elle épouse, à quinze ans, Willie Baker, dont elle gardera le nom, et qu'elle réalise son rêve, entrer dans le corps de ballet d'un groupe en tournée. Elle y joue d'abord les remplaçantes, mais finit par se faire connaître dans le rôle de girl comique : elle grimace, se démène avec un entrain irrésistible, capable de n'importe quelle posture sans jamais arrêter de loucher.

Scandale et enthousiasme : la Revue nègre

À la même époque à Paris, en 1925, sévit un véritable engouement des artistes pour l'exotisme, en particulier pour l'art africain. Le peintre Fernand Léger, qui vient de voir l'exposition d'art nègre au musée des Arts décoratifs, suggère à l'administrateur du théâtre des Champs-Élysées de présenter un spectacle entièrement réalisé par des Noirs. La troupe dont fait partie Joséphine est pressentie. Elle a alors dix-neuf ans, danse en solo et commence à faire parler d'elle. C'est son premier contact avec la France.

De ce pays, Joséphine attend tout et, surtout, d'y échapper à une discrimination raciale particulièrement lourde à l'époque dans son pays. Paris lui offrira plus qu'une terre d'accueil, il fera d'elle une star. Mais si ce corps se dresse comme une œuvre qui exalte le monde des arts, si le nom de Joséphine Baker est aussi synonyme de liberté et d'ouverture sur le monde, l'Éros, propice aux fantasmes, indigne certains. Les catholiques s'offusquent, au point que l'Église en vient à s'alarmer. Pourtant, la star décide de rester en France.

Elle devient la compagne de Giuseppe Abatino, dit Pepito, qui passe pour un gigolo et se révélera être, durant leur union de dix ans, un remarquable impresario. C'est lui qui organise pour elle une tournée mondiale. Celle-ci débute à Vienne où des étudiants de droite veulent empêcher les artistes de couleur de se produire. L'Église, offusquée par des exhibitions de sensualité aussi tumultueuse, s'en mêle. Joséphine est horrifiée. En Argentine aussi, dit-elle, « *les partis catholiques m'ont traquée de gare en gare, de ville en ville, d'une scène à l'autre* ». En 1929, la police de Munich interdit le spectacle.

Arrivent les années 30. Elle a retrouvé la France, seul pays pour elle « *où l'on puisse vivre facilement* ». Elle est danseuse au Casino de Paris, devenu music-hall respectable. Joséphine s'est transformée : elle est vêtue avec simplicité et s'est mise à chanter. *La petite Tonkinoise* et J'ai *deux amours* sont sur toutes les lèvres. En 1934, elle tentera l'opérette et remportera un vrai succès dans le rôle de *La Créole* d'Offenbach.

Pourtant son désir de retourner dans son pays pour s'y imposer à Broadway se soldera par un échec. Comprenant qu'elle n'y a définitivement pas sa place, elle rentre à Paris mener une nouvelle revue aux Folies Bergères. Pepito est mort brutalement au printemps 1936. En 1937, en épousant Jean Lion, un riche courtier en sucre, elle obtient la nationalité française. La même année elle passe le brevet de pilote.

La star et le contre-espionnage

Quand éclate la guerre, en 1939, la star noire est en quelque sorte rattrapée par le racisme. On entendait déjà les accents du nazisme et les cruautés de l'idéal aryen. Les nazis considèrent les Noirs comme une menace pour la « *race blanche* ».C'est un agent de théâtre qui la met en rapport avec le capitaine Jacques Abtey, un Alsacien de 33 ans, énergique et sportif, un blond au front haut et aux yeux bleu pâle.

Avant la guerre déjà, le chef de la section des services secrets travaillant contre l'Allemagne avait eu l'idée d'utiliser des comédiens français à l'occasion de leurs déplacements à l'étranger.

« *Quand le jeune capitaine Abtey me parla pour la première fois de Joséphine Baker, dira le colonel Paillole, je fus réticent. Nous nous méfions au 2e Bureau des enthousiasmes à la Mata Hari. Je craignais qu'elle soit une de ces personnalités brillantes du monde du spectacle qui, à l'épreuve d'un vrai danger, bien différent de leurs affres habituelles, se cassent comme du verre ; il me dit que Joséphine, c'était de l'acier.* » Sous la coupe de Jacques Abtey, Joséphine Baker devient *honorable correspondant*.

Elle « *ignorait tout du service de renseignements et devint rapidement un H.C. de tout premier*

ordre, dit Abtey. *Cette femme universellement connue n'avait rien d'une barbouze. On se doute qu'elle n'opérait pas davantage en manteau couleur passe-muraille. Ce fut précisément en tant que Joséphine Baker qu'elle n'attirait pas l'attention sur son activité secrète*. (…) *Mieux, je parvins moi-même en certaines circonstances à passer complètement inaperçu en voyageant auprès d'elle avec un faux passeport en qualité de secrétaire ou d'artiste*. »

« Mission accomplie ! »

Une longue route d'aventures va commencer pour Joséphine et son « officier traitant ». Le monde du renseignement de la vedette devient vite celui des ministres, des ambassades, voire des rois.

En 1940, Jacques Abtey est chargé d'établir, pour les Services spéciaux français, une liaison avec l'Intelligence Service, en vue d'un échange permanent de renseignements et afin de recevoir des consignes pour l'action commune. Il est décidé qu'il va accompagner la star dans sa tournée au Portugal et en Amérique du Sud ; il se fondra dans la troupe avec un passeport au nom de Jacques-François Hébert. Joséphine commence son travail de couverture, qui implique d'énormes risques, d'autant qu'elle fait inscrire sur le passeport de son coéquipier « *accompagne madame Joséphine Baker* ».

Pour ce premier voyage, ils partent avec une synthèse des renseignements recueillis jusque-là par le service de Paul Paillole, reproduite en langage chiffré et à l'encre sympathique (emplacement des principales divisions allemandes, effectifs, matériel, terrains d'aviation et même une photo d'une péniche que les Allemands projettent d'utiliser pour une invasion de l'Angleterre).

Tout le monde se presse pour voir la vedette, Abtey passe inaperçu, il fait pour ainsi dire partie des bagages. À l'ambassade de Lisbonne, par l'attaché de l'Air anglais, il entre en contact avec un membre de l'Intelligence Service. Joséphine, revenue seule à Paris, pourra dire à Paillole : « *Mission accomplie* ! »

Comme elle a besoin de renflouer ses finances, entamées par l'expédition à Lisbonne qu'elle a tenu à assumer, elle reprend à Marseille *La Créole*. À partir de ce moment, elle n'acceptera jamais aucune aide pécuniaire pour tout ce qu'elle fera pour la Résistance ou les soldats de l'Alliance.

Abtey est resté à Lisbonne pour mettre sur pied les modalités de collaboration avec les Anglais. Le service français sera basé à Casablanca et les courriers transiteront par le Portugal. Rentré à Marseille pour la première d'un spectacle de Joséphine, il lui dit qu'il a besoin d'elle pour la suite de ses missions et qu'ils vont s'installer au Maroc. N'hésitant pas un instant, elle interrompt les représentations pour cause de maladie et fait prendre ses bagages dans son château de Dordogne. Mais elle tient à ses animaux et l'on voit arriver dans sa cabine du bateau en partance pour l'Afrique du Nord : son danois, sa guenon, son singe-lion, son ouistiti, et ses deux souris blanches.

Ils embarquent aussi avec la dernière synthèse de renseignements. Mais, arrivé à Casablanca, Abtey a de telles difficultés pour obtenir un visa pour Lisbonne que Joséphine décide d'y aller à sa place. « *Dans une valise*, dira- t-il, *elle emmenait la synthèse de Paillole que je lui avais*

transcrite à l'encre sympathique sur une partition de musique. De me voir écrire avec de l'eau l'avait bien amusée. *C'était la première mission qu'elle allait accomplir seule à l'étranger. » Pour justifier sa présence à Lisbonne, elle y donne quelques représentations et revient radieuse*.»

Mosaïques, orangers et colonnes de marbre

Elle se replie alors à Marrakech où deux personnalités lui ont ouvert les bras : un cousin germain du sultan, S.A. Moulay Larbi el-Alaouï, et le pacha de Marrakech, S.E. Si Thami el-Glaoui. Séduite par cette ville, elle s'installe avec sa suite, dont Abtey, dans une demeure de rêve au fond d'une impasse de la Médina : vestibule couvert de mosaïques, jardin intérieur à colonnes de marbre, orangers, fontaine gazouillante. Elle est frappée par la spiritualité qui émane de cette féerie. Mais le travail continue.

Malgré les dangers qu'il y a pour elle à aller en Espagne, alors sous tutelle occulte des Allemands, elle décide de s'y produire, ce voyage étant favorable à leur mission. Elle en reviendra avec, fixées à ses sous-vêtements par une épingle de nourrice, les notes qu'elle a prises sur les ambassades et les milieux politiques espagnols.

Mais, soudain, sa santé arrête son élan : elle a une péritonite et son cas est des plus sérieux. Un lit de camp est dressé auprès d'elle pour Abtey qui la veille, mais doit souvent la quitter pour les besoins de sa mission. Elle l'aide encore à sa manière : sous prétexte de visites à la malade, il peut donner dans sa chambre la plupart de ses rendez-vous clandestins.

Cependant, de rechute en rechute, Joséphine mène une incessante lutte pour la vie, qui va durer dix-neuf mois.

Un jour, elle voit arriver à son chevet un grand gaillard au visage ouvert, le vice-consul américain Bartlett : « *Miss Baker étant d'origine américaine, dit-il, personne ne trouvera surprenant que je lui fasse des visites*. » Abtey a en effet établi de nouveaux contacts avec les Américains, entrés dans la guerre. C'est ce même Bartlett qui leur annoncera un jour : de graves événements se préparent.

À la mi-octobre 1942, on offre à Abtey de diriger le 2e Bureau de l'état-major militaire d'un mouvement de France Combattante qui vient de se former à Casablanca. Et les agents de Paillole ont été pressentis pour neutraliser, sous la direction du général Béthouart, le commandement supérieur des troupes du Maroc qui sont sous la direction du gouvernement de Vichy.

Le 8 novembre 1942, la DCA se déchaîne contre les premiers avions alliés, c'est le début du débarquement en Afrique du Nord. Joséphine exulte, Abtey la voit « *bondir de son lit métallique, se lancer sur la terrasse, son maigre corps vêtu d'un pantalon de pyjama et d'un méchant tricot, les pieds nus » et, levant un poing vers le ciel : « Je vous l'avais toujours dit ! C'est cela les Américains !* » Elle suit la bataille du toit de la clinique.

Le deuxième jour des combats, elle tient, malgré sa faiblesse, à accompagner les représentants de la France Combattante qui vont se mettre à la disposition de l'état-major américain : une civière leur permettra de se déplacer sous la protection d'une ambulance de la Croix-Rouge.

Des milliers de soldats l’écoutent chanter

Enfin, le 1er décembre, Joséphine quitte la clinique. À Marrakech, Si Mohamed Menebhi met à sa disposition un pavillon de son palais. Mais une paratyphoïde la terrasse à nouveau et elle enrage de ne pouvoir s’engager aux côtés de son officier traitant. Pourtant, le 1er février, à peine rétablie et les cicatrices des interventions chirurgicales qu’elle a subies lors de son long séjour à la clinique n’étant pas entièrement refermées, pour aider les gens de sa couleur, elle monte sur les planches dans un foyer de soldats américains noirs (les blancs ont leur propre club). Le général Clark, qui assiste au spectacle, viendra la féliciter à la réception où l’on verra les plus hauts gradés de l’armée interalliée. Elle renaît à sa vie de star et se met à la disposition du haut commandement des troupes engagées, pour donner gratuitement des spectacles pour soutenir le moral des soldats. Et, alors qu’elle n’a plus un sou et qu’elle doit, pour se renflouer, donner une série de représentations au *Rialto* à Casablanca, la première est un gala au profit de la Croix-Rouge française. Le succès est énorme. *J’ai deux amours, mon pays et Paris* déchaîne une émotion parfois déchirante.

Et, tandis qu’Abtey, qui a quitté le Corps franc coiffé par Giraud, attend l’occasion de s’envoler pour rejoindre de Gaulle, elle fait le tour des can- tonnements (près de 300.000 hommes sont sous la tente ou dans des bara- quements). Plusieurs fois par jour, elle monte sur les tréteaux ; sa loge est une tente. Près d’Oran, la scène est dressée au milieu d’un champ, plusieurs milliers de soldats l’entourent. À Mostaganem, on lui demande de chanter sur la place publique car les militaires sont en butte à l’hostilité de la population, majoritairement italienne et espagnole, et le chef d’état-major a décidé de les mêler à la foule, espérant susciter le pouvoir rassembleur de l’artiste.

Tout en chantant, elle descend parmi les spectateurs, prenant des bébés dans ses bras et les remettant aux soldats. C’est ainsi qu’elle réussit à créer cette atmosphère de fraternité à laquelle elle aspire tant.

Des milliers de kilomètres à travers le désert

Quand elle rentre, épuisée, Paillole et de nombreux membres du 2e Bureau sont arrivés à Alger, ainsi que le général Catroux, représentant de Gaulle. Abtey se met au service du BCRA, tandis que Joséphine accepte une tournée dans les camps britanniques de Libye et d’Égypte. On pourrait croire que son activité dans la Résistance va s’arrêter là, d’autant qu’il n’est pas question pour elle de rentrer en France où, depuis 1941, les nazis ont interdit l’entrée en zone occupée de toute personne de couleur.



Le SLT Josephine Baker avec Alla Dumesnil-Gillet CDT les formations féminines de l'air – Photo Archives AASSDN

Pourtant, les deux coéquipiers vont continuer à lutter ensemble, mais leur action prend une autre tournure. Il ne s'agit plus d'œuvrer contre les services allemands, mais d'observer le monde musulman où les rivalités ancestrales ressurgissent. Joséphine a une grande connaissance du milieu arabe et, si elle met les intérêts de la France au-dessus de tout, elle aime sincèrement ses amis musulmans. C'est dans cet esprit qu'elle va travailler.

Accompagnée d'Abtey, elle part donc pour le Moyen-Orient. Sous couvert d'une tournée de propagande, sous le haut patronage de De Gaulle et au profit de la Résistance en métropole, elle donnera des spectacles devant les troupes FFL.

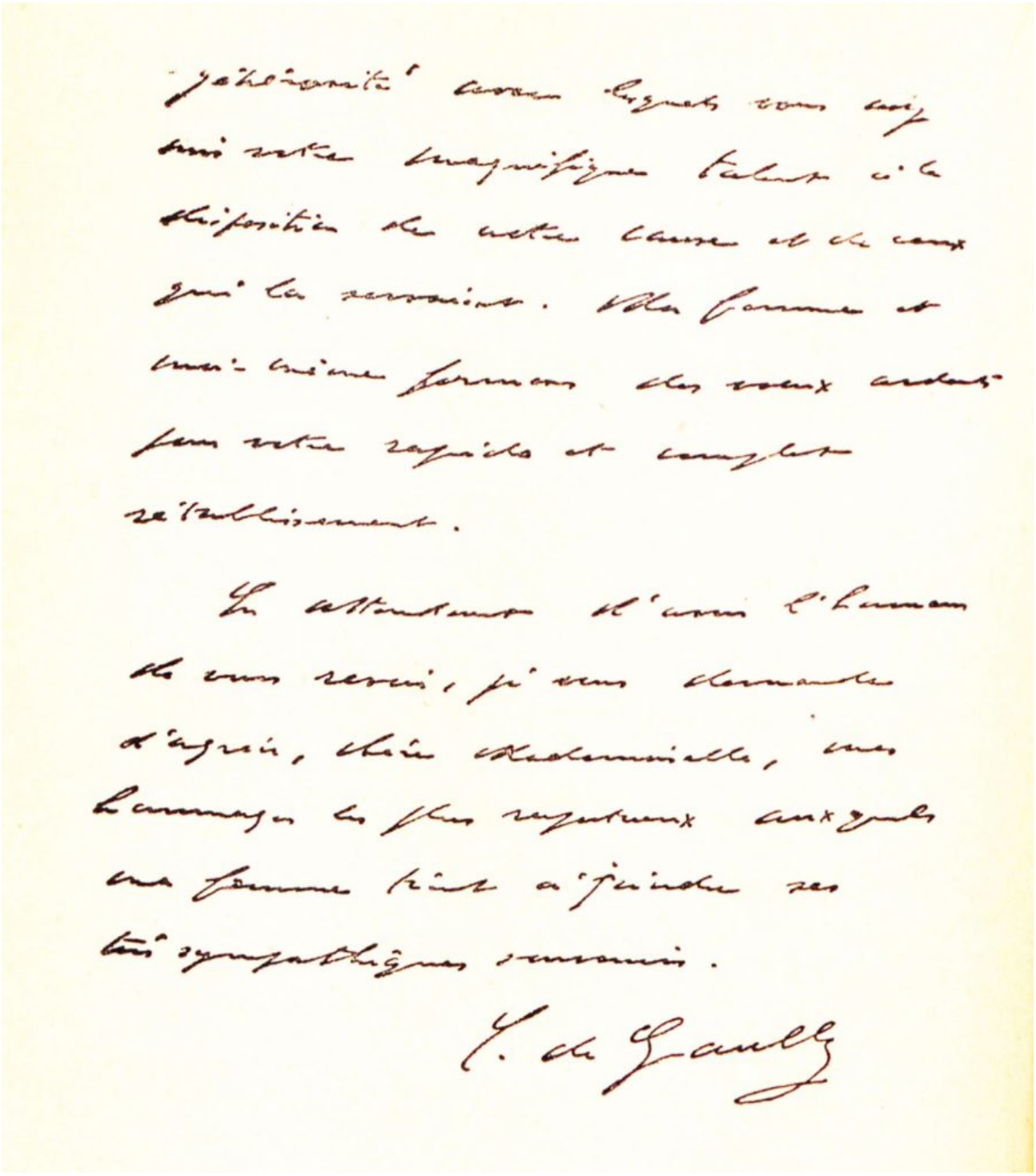
UNE LETTRE
DU GÉNÉRAL DE GAULLE
A JOSÉPHINE BAKER

Colombey. le Deux Eglises, 24/10/46.

LE GENERAL DE GAULLE.

Chère Mademoiselle Joséphine Baker,

C'est en toute connaissance de cause et de tout cœur que je vous adresse mes vives félicitations pour la haute distinction de Résistance française qui vous a été attribuée. J'ai vu de quelle façon, magnifique, vous avez rendu de grands services dans le moment le plus difficile. Je n'ai été, par la suite, que plus frappé de l'enthousiasme et de la



Toujours bénévole, pour pouvoir financer l'entreprise, Joséphine donne une grande soirée au théâtre municipal d'Alger. De Gaulle est parmi les spectateurs, il la félicite et lui fait remettre une petite croix de Lorraine en or. Il faut dire que Joséphine a un drapeau français de dix mètres orné d'une immense croix de Lorraine, qu'elle a déployé sur la scène. Elle le déploiera tout au long de sa tournée.

Elle suggère d'emmener avec eux un de ces amis, Madani Glaoui, neveu du pacha de Marrakech, un jeune homme plein de grâce et d'allant, acquis à de Gaulle, et dont le nom est

susceptible de leur ouvrir des portes. Et les voilà partis pour un extraordinaire périple, tous les trois en jeep, les bagages suivant dans un autre véhicule, Joséphine en tenue militaire de campagne. Elle va faire ainsi des milliers de kilomètres à travers le désert.

À Sfax, ville détruite, elle offre la recette aux sinistrés. À Alexandrie, le trio est invité par le prince Mohamed Ali qui s'intéresse à leur mission. Au Caire, grande soirée franco-égyptienne présidée par le roi Farouk et banquet en l'honneur de la star. À Beyrouth, président de la République sortant, ambassadeur et têtes couronnées de Grèce. Pour augmenter la recette au profit de la Résistance, Joséphine met aux enchères la croix de Lorraine en or offerte par de Gaulle : elle atteint 350.000 francs.

Damas, Jérusalem, Tel-Aviv, Jaffa, Haiffa, puis Le Caire à nouveau ; sur toutes les scènes, Joséphine fait flotter son grand drapeau, symbole de la résurrection de la France. Bilan de la mission : une action de propagande et plus de trois millions de francs pour la Résistance.

Cependant, à Beyrouth, à l'élection du nouveau président de la République libanaise, le candidat français est battu, l'union arabe marque le premier point. Les renseignements recueillis par Abtey sont tous transmis à Alger et, devant la révolte grondant au Liban et les manifestations du Caire, ce dernier décide de rentrer le plus rapidement possible dans la capitale algérienne pour rapporter de vive voix les suggestions faites par les personnalités libanaises rencontrées.

L'échec de la France au Moyen-Orient occupe les esprits et change déjà les mentalités. Impression des deux coéquipiers : « *le torchon brûle* ». Les mouvements nationalistes intéressent les services de renseignements français, autant qu'américains et britanniques.

Mais Joséphine paie son infernale randonnée dans le désert et doit être opérée d'urgence d'une occlusion intestinale. Le palais Menebhi, où elle est en convalescence, est un lieu privilégié d'observation pour juger de l'évolution des dispositions des notables marocains à l'égard de la France.

À la veille du Débarquement en France sur les côtes normandes, elle accepte une tournée de propagande au profit de la France libre, en Corse, qui vient d'être libérée ; le but est, là, une démonstration à l'intention des Américains, dont l'attitude à l'égard de De Gaulle est plus qu'équivoque ; au point qu'un jour, un membre du corps diplomatique conseille à la vedette de ne jamais monter dans l'avion du Général.

Son avion s'écrase en mer

Quand elle rejoint la Corse en avion avec Abtey, s'apprêtant à poser le pied en France pour la première fois depuis quatre ans, peu après la Sardaigne, un moteur tombe en panne. Le ciel est sillonné d'avions français, tandis que le leur perd de l'altitude et finit par descendre vers la mer. « *Calez-vous* ! » crie le pilote. Le grand drapeau roulé sert de coussin protecteur à Joséphine. L'avion s'écrase dans une gerbe d'eau, sa carlingue de bois éclate, ses occupants grimpent sur une aile au milieu des bagages flottants. Ils sont tombés dans une anse, un groupe de tirailleurs Noirs accourt sur la plage. La soirée de gala sera assurée, Joséphine chantera pour les hommes qui vont libérer la France occupée.

Engagée le 23 mai 1944 dans l'armée, le lieutenant Joséphine Baker débarquera elle-même en zone sud avec les Forces féminines de l'Air : tenue de campagne, barda et casque réglementaires, vie de soldat.

Abtey la retrouve à Paris, aux Halles, calot sur la tête, dans un grand manteau gris-bleu de la RAF, pourvu par ses soins des boutons de cuivre de l'armée de l'Air française, une grosse écharpe de laine autour du cou ; elle s'approvisionne en gros pour les vieux de la banlieue (sans tickets d'alimentation grâce à ses relations). Elle s'est engagée dans la lutte contre la misère.

Pour une série de spectacles au profit des sinistrés, on lui recommande l'orchestre de Jo Bouillon. Ils suivront ensemble la progression de la 1re Armée, parcourant la zone française en Allemagne occupée. À Berlin, elle représente la France au cours d'un spectacle grandiose où figurent les grandes nations alliées. À Buchenwald libéré, elle ira au chevet des typhiques intransportables.

Une nouvelle tranche de vie attend la star, mais, en retrouvant la paix, avec Jo Bouillon devenu son mari, elle ne renoncera jamais à lutter avec l'étonnante générosité dont elle a toujours fait preuve, notamment pour sa cause première : l'abolition des barrières raciales. Voulant prouver qu'on peut vivre ensemble sans discrimination, elle adoptera douze enfants d'origines différentes.

L'activité de Joséphine Baker dans le cadre des services spéciaux a été minimisée par certains, pour lesquels elle n'aurait pas été un véritable agent de renseignements. Sans elle, pourtant, le véritable agent de renseignements que fut Jacques Abtey n'aurait jamais pu mener à bien ses missions. Elle a tout le long de l'Occupation pris des risques considérables pour le « couvrir » et s'est dépensée parfois au-delà de ses forces pour la Résistance. Ses décorations en témoignent. Elle a reçu la médaille de la Résistance, en 1946, dans son lit de la clinique de Neuilly (nouveaux ennuis de santé) et, en 1961, dans son château des Milandes, en Dordogne, les insignes de la Légion d'honneur et la croix de guerre avec palme.

Ses funérailles nationales, en 1975, étaient sans précédent pour un artiste.

Alain Juillet et **Marie Gatard**

Cet article a été publié le 19 septembre 2021 dans le numéro 256 du Bulletin bimestriel de l'AASSDN, l'Amicale des Anciens des Services Spéciaux de la Défense Nationale. Nous le reproduisons ici avec l'aimable autorisation de leurs auteurs et de l'AASSDN.



Alain Juillet, vice-président de l’AASSDN – Photo © JFD


Marie Gatard, Historienne AASSDN – Photo ©

Quelques livres pour en savoir davantage

Joséphine Baker, une Américaine à Paris, Phyllis Rose. Ed.Fayard, 1990

Joséphine, Joséphine Baker et Jo Bouillon. Ed. Robert Laffont, 1976

Voyages et aventures de Joséphine Baker, Marcel Sauvage. Ed. Marcel Sheur, Paris, 1931

Joséphine Baker contre Hitler, Charles Onana. Ed. Duboiris, 20XX

2^{e} Bureau contre Abwehr , Jacques Abtey. Ed. de la Table Ronde, 1967

La guerre secrète de Joséphine Baker, Jacques Abtey. Ed. Siboney, 1948

Bulletin de liaison de l'AASSDN, n° 177 et 127

J.A., Rémy. Ed. Galic, 1961

Services spéciaux, Paul Paillole. Ed. Robert Laffont, 1975

Mes missions face à l'Abwehr, Gilbert Guillaume. Ed. Plon, 1973

Combats de femmes, Marie Gatard, L'esprit du Livre, 2009